

jeunes gens à marier ayant de belles espérances de fortune.

Et, après avoir longuement expliqué comme quoi, par exemple, Eustache Gilardoux ne laissait guère pour le présent à son Georget autre chose que son champ de Chaspuzac, lequel ne valait à peu près rien; comme quoi la mère Bourdet était bien trop avare pour donner à son Florentin plus de trois vaches avec sa vieille maison, dont le toit était à relaire, et son petit pré où il poussait moins d'herbe que de jonc; comme quoi, enfin, Barthélemy Morinet était très-incapable, malgré toute sa jactance et le bon train dont allait sa maison, de délivrer à son fils quelque chose de mieux que de belles promesses; après avoir ainsi passé en revue la situation plus ou moins gênée de tous les notables paysans d'alentour, il finit par donner à entendre que, quant à lui, Jeantou, il était disposé à faire de son vivant, immédiatement même, pour son filleul Etienne, bon garçon après tout, des choses fabuleuses.

Le dit filleul, par conséquent, était non-seulement un bon parti, mais encore et très-visiblement le seul parti qui pût convenir à Jeannette.

Le père Martin réfléchit assez longtemps; il ne put pas se refuser à reconnaître que, s'il n'avait jamais eu cette idée, elle n'en était pas moins assez naturelle. Etienne ne lui avait jamais beaucoup plu: comme c'était vraiment pour Jeannette le seul parti sortable au point de vue de la fortune, il ne repoussa point du tout cette ouverture et promit d'y penser. S'il avait su qu'Etienne était un ivrogne, il aurait refusé; mais il croyait qu'Etienne avait seulement, comme l'ont trop souvent les jeunes gens, la mauvaise habitude d'aller de temps en temps au cabaret; et il pensait que, comme la plupart d'entre eux, une fois marié, il y renoncerait. Ainsi donc il trouvait la chose faisable, assez raisonnable même; mais, sans s'en rendre compte, il éprouvait quelque appréhension à l'idée d'aborder la question avec la fille.

#### XXVI. LE PÈRE MARTIN FORT EN PEINE.

Certes le père Martin était parfaitement le maître chez lui: il était obéi à la minute.

Il est vrai qu'avant de rien commander c'était déjà depuis longtemps son habitude d'aller consulter régulièrement Mlle Jeannette, la sagace et intelligente Jeannette.

Jeannette donnait son avis; le père Martin donnait ensuite ses ordres. Mais les ordres du père étaient toujours conformes à l'avis de la fille; si bien que Jeannette, fille tendre et soumise, ne faisait jamais que sa propre volonté, par respect pour la volonté de son brave père.

Et voilà comment, sans savoir trop pourquoi, le père Martin se sentait assez gêné vis-à-vis de sa fille. C'était bien, en effet, le cas ou jamais, quand il s'agissait d'elle et de la plus importante affaire de la vie, que son avis fût pris en très-grande considération. Et voilà que le digne homme s'était un peu étourdiment aventuré, presque engagé; voilà qu'il avait presque noué les choses à propos d'elle, mais sans elle! Pas moyen cependant de passer outre avant d'avoir tout au moins pressenti sa volonté.

Le père Martin sentait vaguement tout cela, et, s'il ne se rendait pas un compte parfaitement exact de la difficulté de la situation, c'est qu'il ne lui plaisait point de s'arrêter à réfléchir trop longtemps.

Mais on comprend, du reste, quel était son tourment; si l'on songe surtout qu'il ne lui était jamais venu à l'idée qu'il aurait un jour à parler le premier d'une chose pareille. Certes, sans la circonstance présente, il eût indéfiniment attendu que sa bien-aimée Jeannette fit connaître ou deviner tout au moins ses intentions en si grave matière. Il était donc, vraiment, et très-sérieusement, embarrassé,

Cependant, comme plus il examinait la chose et plus il trouvait de convenance dans ce mariage; comme les terres du père et de l'oncle d'Etienne l'avoisinaient de tous côtés; comme il comprenait qu'en les réunissant on ferait un des plus beaux domaines du canton; comme, d'autre part, ça l'arrangeait très-bien de n'avoir pas à chercher ailleurs les neuf mille francs que l'oncle Jeantou lui avait prêtés pour un temps très-court, et comme il eût été charmé de ne les rendre qu'au moment où cela lui plairait, c'est-à-dire sur ses économies et au fur et à mesure des rentrées plus ou moins prochaines sur lesquelles il pouvait compter, il se prémunit de toute sa résolution; il s'arma de tout son courage; il se décida enfin bravement un beau soir à dire, sans précautions oratoires et d'un ton très-ferme, à Jeannette, qu'il était résolu à la marier, et quel mari il voulait lui donner.

#### XXVII. LES GROS CHAGRINS DE DEMOISELLE JEANNETTE.

Jeannette fut d'abord très surprise de voir son père le prendre sur un ton si rude avec elle; ensuite, sans savoir trop pourquoi, elle se sentit saisie d'un chagrin très-violent, et elle attribua ce chagrin à la manière se impérieuse dont son père venait de lui parler, pour la première fois peut-être.

Elle pleura donc silencieusement tout d'abord; mais comme la réflexion ne lui fournissait aucun argument sérieux contre la volonté de son père, comme le mariage était raisonnable et semblait même assez avantageux pour les deux jeunes gens, elle ne sut que dire; elle s'en alla en boudant un peu dans sa chambre. En fin de compte, qui ne dit rien consent; elle n'avait rien dit et semblait ainsi consentir. Le père Martin se trouva tout gaillard d'en être quitte à si bon marché, et d'avoir gagné la victoire presque sans coup férir.

Quelques jours se passèrent, et, d'un jour à l'autre, Jeannette devint de plus en plus triste, de plus en plus silencieuse.

Son père, craignant quelque explication, évitait de se trouver avec elle. Il eut l'air de ne s'apercevoir de rien, de ne pas comprendre que Jeannette fût moins gaie et parût moins heureuse; il sembla ne pas reconnaître dans ses yeux un peu rougis la trace de quelques larmes, ni dans la pâleur de son front la preuve de quelques heures de nuit sans sommeil. Il ne demanda pas pourquoi on n'entendait plus dans la maison la fraîche voix gaie comme celle du pinson à son réveil, qui en faisait auparavant l'animation et la joie; pourquoi on ne voyait plus, aux gentils bonnets de la jeune fermière, un ruban nouveau, une coquetterie nouvelle; pourquoi, enfin, le souper était devenu tout à coup si lugubre, la causerie après le souper si insignifiante et si écourtée, et le joyeux bonsoir du temps passé si triste et si dolent.

De tout cela, le père Martin était censé ne rien voir, ne rien deviner, ne rien comprendre. Il se donnait un air délibéré, décidé, gravement satisfait, comme s'il se fût répété à lui-même, pendant toute la journée, qu'il avait pris un excellent parti, et qu'il était charmé de sa résolution. Il eût voulu faire croire qu'il avait bien longtemps désiré le mariage qui était venu s'offrir inopinément à lui, et il se frottait vigoureusement les mains, comme un homme dont le projet le plus cher va enfin réussir.

Hélas! tout cela n'était qu'une vaine jactance. Air fond, le bon père était déjà, fort embarrassé de son acte d'autorité, et de la soumission un peu obagrine qu'il avait rencontrée.

Certes, sa dignité lui défendait sans doute de laisser en rien pressentir ses préoccupations; mais, s'il eût été bien franc vis-à-vis de lui-même, il se serait avoué qu'il en était déjà à regretter presque de n'avoir pas trouvé une résistance un peu plus caractérisée dès la première ouverture.